Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 41 (1983)

Heft: 3

Artikel: La pensée philosophique contemporaine a-t-elle une influence sur les hommes d'action?

Autor: Cleusix, Jean-Marie

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-139013

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La pensée philosophique contemporaine a-t-elle une influence sur les hommes d'action?

Jean-Marie Cleusix,
Leytron

INTRODUCTION

L'influence de la pensée sur l'utilisation des énergies humaines est considérable, même si elle est souvent indirecte. Chaque action est un projet et présuppose une certaine vision du monde et de l'homme; chaque action veut réaliser une fin, considérée comme vraie et nécessaire par celui qui agit. Dans notre monde occidental où toutes sortes d'angoisses assaillent les hommes, il est urgent d'échapper aux manipulations des idéologues qui mettent les hommes au service de leurs projets, au lieu de mettre les actions et les projets au service de l'homme.

1. La problématique

Dans la société industrialisée contemporaine, il y a une étroite corrélation entre l'industrie et la technique; et l'on peut se demander si ce sont les techniciens ou les industriels qui constituent essentiellement la corporation de ceux que l'on nomme les «hommes d'action».

La technique, bien qu'elle conditionne directement les progrès de la production industrielle, ne sera jamais qu'un moyen pour les industries. Il semble alors que les véritables hommes d'action sont ceux qui organisent les activités économiques, soit pour extraire les richesses naturelles, soit pour transformer les matières premières en objets utiles à l'homme; ceux qui sont à l'origine des industries de production, de transformation, de réparation.

Un tel discours, que beaucoup de théoriciens de l'action et de politiciens feraient volontiers leur, comporte une part de vérité, mais demeure très partiel, et comme toute vision partielle, elle comporte un danger, celui de se vouloir totale.

Les ouvriers, les techniciens, les ingénieurs ne sont-ils pas eux aussi des hommes d'action? Pourquoi est-ce l'industriel, l'entrepreneur qui reçoit le titre? Parce qu'il a osé entreprendre, parce qu'il a voulu endosser toutes les responsabilités de l'entreprise née de son initiative dynamique, en prenant les décisions essentielles, en donnant les orientations fondamentales, en assumant tous les risques, en fournissant les capitaux nécessaires. Il mérite, en ce sens, d'être appelé «homme d'action». Mais est-il, dans la société humaine, le seul homme d'action? N'est-il pas possible d'être un homme qui s'engage dynamiquement, qui prend des risques, des décisions, des responsabilités, dans des domaines autres que celui de la production économique? N'est-ce pas un abus de langage que d'identifier homme d'action et cadre d'entreprise? L'homme a-t-il attendu l'âge industriel pour agir, pour être entreprenant? Et puis, l'homme d'action est-ce seulement l'homme qui par son travail

améliore le bien-être matériel des hommes? Si l'on insiste sur le mot «action», on assimilera assez facilement l'homme d'action à un homme qui est à l'origine d'une production d'objets utiles pour l'amélioration des conditions matérielles de vie. Or, une telle conception, qui met spontanément et presque exclusivement l'accent sur l'efficacité de l'action et sur l'utilité des œuvres, manifeste l'influence très grande que peut avoir une pensée philosophique sur les hommes. Ils sont nombreux aujourd'hui ceux qui mettent l'action productrice d'objets utiles au premier plan; et leur influence est énorme à l'Est comme à l'Ouest, selon des modalités différentes. Leur regard, focalisé sur le bien-être matériel, ne retient que la dimension pratique de l'intelligence, et met cette intelligence au service de l'amélioration des conditions de vie. Est-ce là la seule vocation de l'intelligence humaine? Quels sont les faits et les idées qui ont conditionné cette manière particulière d'envisager les problèmes humains? Comment se pose le problème de l'action, du travail, aujourd'hui? Si l'on veut tenter de répondre à ces questions, il convient de saisir en profondeur les causes des changements d'orientation de la pensée occidentale. Et pour saisir les nouvelles manières d'interroger liées à ces changements, il est nécessaire de connaître les grands axes de la pensée philosophique, ceci d'autant plus que la philosophie a joué un rôle déterminant dans le devenir de cette pensée.

2. Esquisse du cheminement historique de la pensée philosophique occidentale

a) Du IIe siècle av. J-C. au XVIe siècle ap. J-C.

La pensée occidentale est née d'une interrogation sur l'origine de l'univers; elle a été intériorisée en «Grande Grèce» par Pythagore, et finalement thématisée en Grèce. La pensée grecque a formulé quasiment toutes les questions de fond que se pose spontanément l'esprit humain lorsqu'il se tourne vers l'univers et vers l'homme. Etonnés et admiratifs, les philosophes ont voulu comprendre et connaître la vérité sur leur propre nature et sur le monde qui les entourait, animés qu'ils étaient par un fougueux désir d'accomplir le sens étymologique de leur nom.

Socrate montra la place importante de l'interrogation et la nécessité de connaître la véritable nature du bonheur humain. Platon mena les hommes plus avant sur le sentier du véritable bonheur, qui est d'ordre intérieur. Aristote, cherchant en toute chose la finalité, essaya de découvrir la place de chaque type de savoir humain. Il s'adonna à la biologie, à l'astronomie, à la psychologie, à l'histoire, à la mathématique, à la logique, à l'économie, et surtout à la métaphysique et à l'éthique. Partant toujours du réel expérimenté et utilisant pour chacune de ces sciences une méthode particulière, il n'altéra pas l'unité du savoir humain et de la vérité, montrant la valeur de chaque science pour l'homme.

Ces trois penseurs sont au sommet de l'édifice de la pensée grecque; mais apogée n'engendre pas tradition, et à force d'être répétés — ou contredits — sans être repensés, ils tombèrent dans l'oubli. La révélation chrétienne, forte d'un élément nouveau pour penser l'homme, donna une orientation nouvelle aux recherches philosophiques. Les pères de l'Eglise utilisèrent la pensée pour la mettre au service d'un approfondissement de la foi. Ainsi, Platon est repris au IIIe siècle par Saint Augustin qui met cette pensée à la lumière de la révélation. Saint Thomas, au XIIIe siècle, trouve dans Aristote, des éléments très féconds pour sa théologie. Leurs successeurs, moins intelligents, vont conserver la lettre, mais oublier l'esprit qui anima les recherches.

Qu'est-ce qui fait l'unité de la pensée jusqu'au XVIe siècle? Tous ces efforts de pensée se sont déployés d'abord pour saisir l'origine, la nature et les finalités des êtres existants appréhendés par l'esprit humain. Tous donc ont considéré que l'univers existait et pouvait être connu de manière vraie. Pour tous, étaient vraies les affirmations et les pensées correspondant à des êtres existants en dehors et indépendamment de la pensée et du langage. Tous les philosophes souhaitaient découvrir ce que veut dire «être sage» pour l'homme, et ils opéraient leur analyse en s'interrogeant sur la destinée de l'intelligence et de la volonté humaines.

La philosophie éternelle, qui est une recherche de la vérité et de la finalité de l'univers d'abord, mais surtout de l'homme, va disparaître progressivement dès le XVIe siècle. Comment l'esprit humain a-t-il pu étouffer la soif de connaître sa destinée? Ne recherche-t-il plus la vérité qui seule donne un sens à sa vie? Pourquoi l'esprit humain doute-il? Comment la dépréciation de la sagesse s'est-elle produite? Qu'est-ce qui s'est substitué à cette soif naturelle de vérité dans l'esprit humain? Qu'est-ce qui a tué la philosophie éternelle et sa croissance? Comment a-t-on pu écarter ceux qui perpétuaient la recherche de la vérité, considérés alors comme les thérapeutes de cœur et de l'esprit humain?

Dans les grandes lignes, on peut dire que l'enterrement de première classe de la philosophie s'est déroulé en trois temps:

Dans un premier temps, des penseurs ont voulu obtenir en philosophie la même précision qu'en mathématique et en géométrie. Le point de départ de la recherche a été modifié et sa finalité aussi. Descartes, Kant et Hegel sont les grands «génies» de ce renversement.

Dans un deuxième temps, des penseurs ont voulu faire des sciences de véritables philosophies; les sciences se sont mises à philosopher. Auguste Comte, Marx et Freud sont les prophètes les plus marquants de ce «renouveau».

Dans un troisième temps, les «philosophes», battus sur le front de la nature et de la nature humaine, se sont rendus sans condition et tentèrent leur chance ailleurs. Ils se scindèrent en deux groupes: les logiciens et les ontologistes.

b) La pensée réflexive

Les premiers à avoir torpillé la philosophie sans en être conscients, sont les théologiens de la dernière période du moyen-âge appelée «Basse scolastique». La philosophie, sous le joug de la théologie, était en pleine crise. Au lieu de se nourrir d'étonnements suscitant une méditation sur les expériences, elle se développait en de subtils raisonnements, dont le seul rôle, inavoué, était de soutenir une foi déclinante. En effet, la philosophie raisonnait sur des concepts au lieu de penser les réalités; elle était devenue une logique, et elle en vint à imposer ses «vérités» par des décrets royaux ou pontificaux.

Descartes (1596-1650), désireux de libérer la raison de la foi et de redonner ainsi une autonomie à la philosophie, va reprendre le problème de la connaissance au point de départ. Descartes est avant tout un mathématicien qui a été séduit par la transparence des démonstrations mathématiques, que l'esprit peut embrasser dans son ensemble une fois qu'elles sont menées à terme. Les démonstrations, claires dans l'esprit, sont évidentes pour la raison; de plus, la démonstration est universelle; son déroulement ne se modifie pas, elle est donc sûre

et certaine. Descartes, fort de cette expérience, va soumettre toute proposition philosophique à ce triple critère: clarté, évidence, certitude. Très vite, il est obligé de constater qu'en philosophie, rien n'est aussi précis, évident, et surtout certain qu'en mathématique! — D'autant plus que les philosophes ne sont jamais d'accord entre eux. Il décide alors de douter de tout, pour voir si l'esprit humain peut découvrir des certitudes. Il doute du donné sensible, des enseignements qu'il a reçus... bref, de tout ce qui peut être mis en doute. Il n'y a qu'une chose dont il remarque qu'il ne peut pas douter, c'est du fait qu'il doute! Or, s'il doute, il pense; et s'il pense, il est. Voilà la première certitude: *cogito ergo sum* — je pense donc je suis —. Descartes, relevons-le, est donc parvenu à découvrir son existence en passant, non par les sens, qu'il considère comme trompeurs, mais par sa pensée. Il s'est découvert, dans cette certitude, comme être pensant. Ainsi, l'on n'est certain de son existence propre qu'une fois qu'on a pensé. Cette idée va être décisive pour l'avenir de la philosophie car, à l'exception de quelques réfractaires, tous les penseurs qui suivent, vont rechercher comme Descartes des certitudes, en partant de leur pensée.

Quelle est la conséquence d'une telle démarche sur la philosophie? Descartes ne cherche plus la vérité, mais la certitude. Or, seul ce qui est clair, évident, univoque peut être certain. Seules les mathématiques, qui sont abstraites, présentent ce caractère de certitude. La réalité, elle, ne se laisse jamais appréhender parfaitement par l'esprit humain. Appliquer à la réalité des schémas empruntés à une science autonome et qui tire tous ses développements de l'esprit humain, c'est aliéner la réalité, l'amputer de bien de ses dimensions, la rendre dépendante de l'esprit humain; telle est la révolution opérée par Descartes. Tout contact avec la réalité passe par la pensée; la découverte de la certitude de mon existence à travers le «je pense» et le refus du donné sensible confirment d'ailleurs cette affirmation. On recherche la certitude: la pensée réflexive, c'est-à-dire qui se regarde penser, remplace alors la pensée de ce qui est; c'est cela, l'idéalisme.

Kant (1724-1804) va pousser à bout les idées de Descartes et tirer les ultimes conclusions de cette pensée; l'homme ne connaît jamais les réalités telles qu'elles sont réellement; il les connaît comme elles lui apparaissent, c'est-à-dire vues en fonction des structures de mon appareil à connaître. Je vois les réalités à travers des catégories propres à l'esprit humain, comme à travers une paire de jumelles. Ainsi toute connaissance dépend des instruments que j'utilise pour connaître, toute connaissance est «phénoménale». Le noumème, c'est-à-dire l'être tel qu'il est dans la réalité, je ne peux pas l'atteindre. Et je connais un phénomène lorsque j'ai appliqué mes structures humaines de l'esprit, mes concepts, aux impressions sensibles. Donc, la seule chose que je peux connaître c'est le phénomène, non la réalité elle-même. Conclusion: aucune métaphysique n'est possible, car je n'ai pas d'expérience sensible des objets de la méthaphysique: l'âme, le monde, Dieu. En effet, j'ai le concept «monde», mais il est vide; je n'ai pas d'expérience du «monde», mais de tel ou tel être sensible dans le monde. Kant supprime toute connaissance spéculative qui voudrait affirmer l'existence de quoi que ce soit qui n'est pas sensible. Désormais seule une physique est possible.

Hegel, dernier grand métaphysicien, va donner un nouveau terrain d'investigation à la pensée humaine: l'histoire. L'esprit doit découvrir ce qu'est l'histoire; or l'histoire, dit Hegel, c'est l'histoire du développement de l'Esprit humain par la pensée philosophique. Cette pensée a émergé et s'est développée par des luttes successives, jusqu'au point où elle atteint la perfection de l'Absolu. Or, pour Hegel, sa philosophie est l'Absolu. L'idéalisme est

ici à son apogée. Tout ce qui est, est rationnel, mais surtout, tout ce qui est rationnel est réel. Le devenir des êtres, c'est le devenir de l'esprit. De ce sommet, on va vite retomber; cependant deux idées hégéliennes vont être retenues: la première, c'est la dialectique, qui affirme que tout être nouveau naît de la lutte de deux êtres opposés dans un temps qui précède son apparition, et que tout être nouveau secrète un opposé contre lequel il va lutter, etc... La seconde, qui prolonge la première, c'est l'idée d'histoire, conçue comme progressant par bonds vers son terme, moment suprême où l'être nouveau ne secrète plus d'opposé, mais absorbe tout.

La philosophie était la patronne des sciences; or, la science s'émancipe et la philosophie est écartée, par les trois penseurs que nous avons traités. En effet, ils portent un coup mortel à la philosophie éternelle:

Descartes en lui donnant la pensée comme point de départ (on ne pense plus, on médite) et en lui fixant comme but la certitude.

Kant en affirmant que seul le phénomène peut être atteint par l'esprit et non pas l'être existant, qui est un noumème inconnaissable.

Hegel en faisant de la pensée un être dynamisé par la dialectique (c'est-à-dire la lutte), qui s'accomplit dans l'histoire. Chez lui, l'esprit est l'objet suprême de la philosophie.

Hegel est le dernier grand métaphysicien de la philosophie occidentale; ce titre lui incombe vraiment, car son système, qui englobe tout le savoir humain, toute la science humaine, se présente comme la science totale de l'histoire de l'esprit humain. Après Hegel, tout change, la philosophie prend conscience de la science dans sa spécificité; dès lors, les philosophes doivent se définir face à la science; les uns y sont hostiles, les autres s'enthousiasment. Cette prise de position des philosophes à l'égard de la science va être décisive. Quelle attitude prend l'homme devant la science qui se met peu à peu à dominer son univers pensé? Comment la philosophie réagit-elle face à cette science dont la légitimité ne peut être remise en cause si l'on considère la fécondité de ses résultats? La science enthousiasme l'Europe centrale; les penseurs sont persuadés d'être tombés sur le bon filon et ils ont le sentiment que l'on pourra, un jour, grâce à la science, expliquer pratiquement tout.

c) La naissance des idéologies «scientifiques»

A l'aube du XIXe siècle, «le monde enregistrait la démission de la philosophie. Mais cependant, il continuait à croire que la Philosophie était souveraine, à la condition, toutefois qu'elle ne vienne plus des philosophes» (L. Pauwels: *«Ce que je crois»*, p. 231). Un combat s'engageait alors dont l'issue devait désigner un remplaçant à la philosophie.

C'est alors que les sciences nouvelles se mettent à philosopher, de façon plus autoritaire que jamais. Elles rejettent la quête de la sagesse et renvoient l'homme à sa propre raison. Cette raison doit découvrir les lois qui régissent les actes et l'histoire des hommes, au même titre que les sciences de la nature découvrent les lois de l'univers.

Auguste Comte (1789-1857), le pape de la science positive, est le premier penseur à formuler cette thèse. Positif s'oppose à spéculatif; est positive une science dans laquelle on établit des *faits* et des *lois*. Comte qui a foi en la science, admire la clarté de ses hypothèses, la certitude issue de ses vérifications.

Pour lui, l'inestimable avantage de la science, c'est d'être univoque. Ce qui est vrai, est vrai pour toujours: c'est une loi. Cette précision, dit-il, ne se trouve à aucun moment dans l'histoire de la philosophie, savoir dans lequel les mots ont une signification flottante. «L'histoire des sciences, c'est la biographie de l'intelligence de l'homme». Et voilà la nouvelle vocation que l'on attribue à l'esprit humain: l'intelligence humaine est faite pour la science qui dévoile les lois. Dans son *«Cours de philosophie positive»*, Comte, étonné de la diversité et de la succession des sciences, cherche à repérer les étapes de la genèse de la science et établit ainsi une sorte d'histoire des sciences. Or, dit-il, il y a trois modes successifs dans tout développement scientifique. Chaque science passe en premier lieu par un mode théologique, dans lequel on explique les phénomènes par des facteurs d'ordre divin; le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme illustrent ce mode; les objets y sont conçus comme étant animés, personnalisés, soit par eux-mêmes, soit par des êtres divins. Mais le savoir gagne en précision au cours de l'histoire, et Comte pose un deuxième mode, le mode métaphysique, étape dans laquelle on explique les phénomènes comme étant manœuvrés, non par des êtres extérieurs, mais par des abstractions, dont nous ne savons pas exactement ce qu'elles sont (exemple: qualités occultes, âmes, forces, principes, tendances, etc.). Enfin l'homme cherche une explication positive en observant les phénomènes et en constatant entre eux des relations constantes, des lois invariables: découvrir des lois, c'est expliquer la véritable cause qui relie les phénomènes entre eux. Seule une explication de ce type lève le voile de l'ignorance.

Ces trois stades se retrouvent dans l'histoire de l'homme (Grèce, moyen-âge, période de Comte) connue dans l'histoire de chacune des sciences. Et puis, chaque science implique la précédente, ce qui permet à Comte de classer les sciences selon un ordre chronologique et systématique, c'est-à-dire de la plus simple à la plus complexe, l'arithmétique et la mécanique rationnelle, conjuguées à l'astronomie, permirent l'élaboration d'une physique, puis d'une chimie, qui à leur tour légitimèrent une nouvelle science: la biologie; et finalement, la science aura pour objet la Société: ce sera une physique sociale, une sociologie. Au fur et à mesure que se développent ces sciences, les stades d'explication théologiques et métaphysiques reculent devant les lois positives; avec la sociologie, ces types d'explication doivent disparaître radicalement, car ils n'ont plus d'objet. De plus, avec cet avènement de la science, on en arrivera, selon Comte, à vouloir ce qui est ainsi révélé par la science; on adhérera à la nécessité des lois de la nature et des lois de la société. Ainsi, les idées politiques et sociales sont elles aussi soumises à des lois. Le jour où ces dernières seront connues, l'histoire se confondra avec la science, car l'on connaîtra les idées conformes au déroulement nécessaire de l'histoire; les faits historiques et les actes seront régis par des lois. Les statistiques qui étaient déjà connues de son temps, semblent confirmer l'existence de ces lois; il faut donc hâter le développement de la science du bien social, de la morale sociale, comme science positive. Il faut découvrir le bien, qui se tire de la loi qui régit les faits; alors la science résorbera toute la morale. Cette manière de penser va avoir un immense avenir dans tous les pays européens. Les «scientifiques», persuadés que la science sauvera l'homme, même de la maladie et de la mort, vont continuer l'effort de Comte pour que la philosophie positive, synthèse de tout le savoir humain (aussi bien du savoir théorique que pratique) puisse connaître les lois qui régissent les phénomènes, les actes humains, les idées.

Ces thèses méritent une attention toute particulière pour deux raisons: 1) elles ont d'une part suscité l'enthousiasme et l'approbation de la plupart des hommes de pensée du XIXe

siècle et d'une bonne partie de ceux du XXe. En effet, actuellement encore, sous des formes diverses, plus ou moins déclarées, le positivisme règne, et plus souvent qu'on ne le croit. 2) Il faut savoir, d'autre part, que ce sont ces thèses qui ont rendu possible les pensées de Marx et Freud, qui se présenteront comme des sciences de l'homme, être social pour Marx, individu pour Freud. Ces idées formulées, les penseurs, annexant la philosophie à la science, vont interroger les réalités économiques et humaines de manière radicalement différente. Relevons en passant que c'est à ce niveau que l'influence d'une pensée se fait sentir. Les questions sur l'homme ne se poseront pas dans les mêmes termes, ni après Comte, ni après Marx, ni après Freud. Cela doit nous faire saisir la nécessité d'opérer en soi ces pensées pour saisir le climat de pensée qui s'est imposé durant notre siècle.

Marx, affirme que l'humanité (l'homme générique) est *créatrice* de son être. Et pour créer son être, elle doit transformer le monde par la praxis, car ce sont les conditions matérielles de vie qui déterminent la conscience humaine. Pour ce matérialisme, le monde a le visage que l'homme lui donne en le transformant. Le monde n'existe pas: il se fait, et il se fait sans cesse, car ce qui est, c'est ce qui change. La véritable nature de l'homme est essentiellement pratique et l'homme doit, par son travail, accomplir la destinée nécessaire des hommes. Les hommes ont une destinée historique. La lutte des classes doit engendrer une progression dialectique, qui ne s'achèvera qu'avec l'avènement de la société communiste paradisiaque. Alors seulement, commencera, selon Marx, la véritable histoire de l'homme.

Prolongeant les thèses comtiennes relatives à la physique sociale, Marx déclare qu'il a découvert par une analyse de l'histoire, la loi-clé qui ordonne l'histoire humaine: dans l'histoire, une classe inférieure lutte contre une classe supérieure et devient à son tour supérieure. Combattue à son tour par une classe insatisfaite, elle sera à son tour écartée, et ce processus se poursuit jusqu'à ce qu'une classe unique apparaisse, qui satisfera tout le monde. Or Marx voit dans le capitalisme de son temps, l'ultime étape de ce développement; selon lui, les masses ouvrières misérables, prenant conscience de leur rôle dans l'histoire, vont s'approprier les moyens de production; car c'est la propriété privée des moyens de production qui est à l'origine de tous les abus capitalistes et de toutes ses idéologies. En effet, ce sont les moyens de production, c'est-à-dire l'infrastructure qui, selon Marx détermine toute la superstructure humaine, c'est-à-dire la culture, les mœurs, la religion, la philosophie, les arts, la politique, etc. Ainsi, supprimer la propriété des moyens de production, c'est supprimer toutes ses aliénations, en premier lieu l'aliénation économique et indirectement les aliénations qui découlent et qui soutiennent l'ordre économique capitaliste, l'aliénation sociale, religieuse, politique et philosophique.

Pour Marx, la philosophie classique est idéaliste par définition, c'est-à-dire inefficace, car elle ne peut agir que par la pensée. La philosophie marxiste, elle se prétend scientifique, car elle «connaît les lois du développement de l'histoire». Pour réaliser la science philosophique marxiste, c'est-à-dire pour accomplir le cours nécessaire de l'histoire, il faut passer à l'action. La philosophie est donc, pour Marx, essentiellement un projet et il faut la réaliser, c'est-à-dire agir dans le sens des lois que la science dévoile; ce qui a pour conséquence de supprimer la recherche de la vérité pour elle-même. L'homme n'a rien à recevoir ni à attendre du monde; le monde, il le crée; ainsi toute activité humaine doit, en raison de la nécessité historique et naturelle, être une praxis, c'est-à-dire une activité amenant une

transformation réelle des conditions matérielles de vie. La vérité, autrement dit la valeur scientifique de toute action, pourra se vérifier par l'efficacité qu'elle a dans le devenir historique. En conclusion:

- **Il n'y a pas de vérité, car ce qui est, c'est ce qui change.**
- **Il ne faut pas interpréter le monde, mais le transformer. Tout savoir est donc inutile, s'il ne débouche pas sur une technique.**
- **L'histoire suit un cours déterminé, progresse grâce aux luttes entre les classes. La chute du capitalisme, dont la nécessité est «scientifiquement» démontrée, permettra l'avènement du communisme, synonyme de paradis terrestre.**
- **Les scientifiques de l'histoire sont ceux qui connaissent son déroulement; ils doivent donc le guider; ils sont maîtres de l'histoire.**
- **Les méthodes utilisées dans les sciences de la nature s'appliquent à l'homme, considéré comme partie du tout qu'est la société, véritable humanité.**

Pour Freud, ce qui est central dans l'homme, c'est l'instinct sexuel; il est la dynamique de tous les actes humains. Malheureusement, la conscience censure et refoule toutes les pulsions sexuelles qui ne seraient pas conformes aux principes qu'elle admet comme valables et possibles. Ces pulsions ne sont pas détruites par le refoulement, mais elles s'accumulent sous la forme de souvenirs dans une zone psychique appelée inconscient; et ces souvenirs qui persistent, continuent à commander certains effets; ils peuvent être selon Freud, à l'origine de troubles psychiques et même physiologiques; ces idées, très vite dogmatisées et universalisées, vont faire croire à Freud que ce sont des mécanismes cachés et non notre liberté, notre conscience claire, qui sont à l'origine de nos actes humains. Et ces mécanismes, Freud se propose de les étudier scientifiquement, à la manière des sciences de la nature. Le déterminisme historique de la société humaine est désormais assorti d'un déterminisme psychique de l'individu.

Mais, objectera-t-on à Freud, nous ne sommes pas tous malades psychiquement!? Freud l'explique: beaucoup d'hommes parviennent à libérer les pulsions sexuelles en les déguisant, c'est-à-dire en les dépensant dans des activités hautement socialisées, acceptables et avouables. Ce processus, est la sublimation par laquelle les énergies sexuelles instinctives se manifestent, mais sous une forme transposées dans les divers efforts humains, aussi bien physiques qu'intellectuels. Les tendances sociales qui unissent les individus d'une communauté (l'armée, l'Eglise ou la foule) dérivent de tendances sexuelles et sont alimentées par la libido, l'instinct sexuel. Pour finir, ajoutons que Freud n'aimait guère les philosophes qui, pour lui comme pour Marx, sacrifient l'action à la pensée pure. Ils méprisent ces hommes qui «jouent avec des phrases aussi creuses qu'abstraites». En conclusion:

Il y a une science des actes humains qui analyse les mécanismes de l'instinct qui est à l'origine des activités humaines de tout genre.

- **C'est la libido qui est à la source de l'intérêt pour telle ou telle activité.**
- **Il ne faut pas que les pulsions sexuelles soient refoulées dans l'inconscient, sinon elles suscitent une frustration qui peut causer des troubles de la personnalité.**

Pour être plus complet, il faudrait aborder aussi les thèses de ceux qui ont continué l'effort des trois maîtres-penseurs. Il suffit de savoir que d'autres formes d'idéologies prophétiques marquent notre manière d'aborder les problèmes.

• *Les évolutionnistes* (Huxley en particulier) font de la sélection naturelle un facteur de progrès dans le processus d'évolution des espèces, et prétendent ainsi retracer la genèse de l'esprit humain. On retrouve l'optique comtienne, dans laquelle on applique les méthodes des sciences de la nature à tous les domaines et à tous les objets de connaissance. Cette manière de penser chez l'homme est encore très vivante chez la plupart des biologistes et chez ceux qui interrogent les biologistes pour connaître la nature de l'homme. L'homme est alors le fruit du hasard. Jacques Monod (*« Le hasard et la nécessité »*) et Lewis Thomas (*« La méduse et l'escargot »*) sont les plus lus.

• *Nietzsche* réagit contre un tel positivisme, mais il reste dépendant des pensées qu'il combat. La morale est pour lui l'insidieux instrument des faibles — de ceux dont la force vitale pulsionnelle est diminuée et dont le ressentiment est très fort — qui veulent renverser les valeurs et dominer les véritables forts. Comme chez Marx, la lutte est ici centrale. Comme chez Freud, les instincts et les sentiments occupent une place privilégiée. De même, lorsqu'il exalte la créativité, au point d'en faire l'arme du salut de l'homme, on ne peut être que frappé par la parenté du rôle joué par la créativité avec celui de la praxis chez Marx. Celui qui lit Nietzsche constate d'ailleurs très vite qu'il proclame la praxis artistique.

• *Sartre,* dans sa démarche existentielle, ne nous dit rien sur la nature de l'homme; car il ne dépasse que rarement la description des étapes psychologiques, du vécu intérieur immédiat, des sentiments éprouvés par les individus. En cela, il est freudien; mais lorsqu'il fait de la praxis libre, la seule activité humaine, il adhère à Marx. Lorsqu'il affirme l'absurdité et la contingence de l'être humain et de tout l'être, il rejoint encore Marx, pour qui l'individualité humaine n'a aucune valeur.

Cela ne veut pas dire que ces penseurs ont plagié Comte, Marx et Freud; non, chacun a son originalité, mais leurs intuitions respectives n'ont pu se développer que dans le contexte de pensée défini par les recherches et les méthodes utilisées par les «prophètes». Toutes se rejoignent dans leur position face à la philosophie: elles la rejettent inconditionnellement.

d) La pensée philosophique contemporaine

Aujourd'hui, grande est la pauvreté de la pensée philosophique occidentale, à tel point que l'on doit se demander si cette pensée existe. Toute la philosophie française actuelle est directement dépendante de Marx, Freud, Comte et Nietzsche; ce sont ses classiques et ses tenants qui s'inscrivent dans la même optique de mort de la philosophie. La pensée allemande se perd au milieu de concepts, parlant de l'être pensé; ces concepts n'ont aucun lien avec la réalité. Ainsi sa «Métaphysique» produit chaque année des milliers de pages illisibles. Heidegger, par son langage venu d'ailleurs, illustre bien cette affirmation, même s'il y a chez lui un authentique effort de retrouver une pensée de l'être. La pensée anglo-saxonne cherche, par exemple, à déterminer si «Dire que quelque chose existe peut s'écrire $(x)(\varphi)\varphi x$ ou a (x)

(φ) φx & (φ) (A) Aφ! (cf. *Revue de philosophie et de théologie,* IV/1982, p. 324-325). La formulation mathématique s'est manifestement substituée à la quête de la sagesse.

Quant aux penseurs dont la quête est authentiquement philosophique, ils sont peu lus, car peu connus!

3. Influence de ces pensées

Tous ces hommes, qui se réclament de la science et qui font de la philosophie, sont des idéologues. J'appelle «Idéologue»:

a) celui qui, analysant une dimension particulière de l'homme ou un aspect de sa vie, prétend expliquer tout l'homme à partir de cette seule dimension;

b) celui qui, mettant toutes les activités humaines à la lumière d'une seule idée, prétend découvrir, scientifiquement, l'orientation nécessaire à l'histoire des hommes ou des sociétés;

c) celui qui fait de la méthode en sciences de la nature, la seule méthode de pensée possible et légitime de l'homme, et qui prétend avoir réponse à tout grâce à elle.

Les idéologies de Comte, Marx et Freud ont eu un succès énorme. Leur manière de poser les problèmes et de proposer des solutions avait l'attrait qu'a toute pensée facilement vulgarisable. Et ces pensées influencent tellement votre vision de l'homme, que nous pouvons tenter maintenant de répondre à la question qui titre l'article.

Si les hommes d'action en général sont influencés dans leur manière d'agir par une quelconque pensée, ils le sont aujourd'hui encore, sans toujours le savoir, par l'un ou l'autre des penseurs du XIXe siècle.

Pour mieux saisir cette influence, nous allons analyser l'impact d'une «philosophie», celle de Marx, sur une catégorie particulière d'hommes d'action, les «managers». Et cela, parce que leur importance est centrale pour l'édification de notre siècle. Ce sont eux, qui, dans la société industrielle, guident notre devenir économique.

Voici les influences de la pensée marxiste sur leurs conceptions:

a) nombreux sont les «managers» qui pensent que l'on peut construire le monde avec des théories sorties une fois pour toutes de la tête d'un grand penseur, prétendant à une science totale. De ce fait, ils n'agissent pas en hommes de leur temps, responsables, et ne voient plus l'importance des adaptations successives et de l'expérimentation permanente. Ils violentent la réalité pour la conformer à leurs rêves.

b) Nombreux sont ceux qui pensent, après Marx, que la société est un grand organisme économique vivant. Selon eux, il suffit de résoudre les problèmes économiques pour que les hommes soient heureux sur la terre, c'est-à-dire pleinement comblés. Leur politique est alors mise au service de l'économie, qui veut améliorer les conditions matérielles de vie. Par rebondissement, les hommes sont mis au service de l'économie; et la politique ne cherche plus le bien de tous, mais le bon fonctionnement de l'économie. C'est comme si l'on mettait la police au seul service de l'Ordre et non des hommes!

c) Nombreux sont les patrons d'entreprise qui pensent que toute pensée humaine est vaine, si elle ne débouche pas sur une action utile, efficace, c'est-à-dire sur une technique qui va améliorer et diversifier la production. Ceux-là refusent, comme notre penseur, la gratuité de la recherche et prétendent que l'homme a besoin de pain, pas de vérité. Ainsi, même la science comme savoir est réduite à la technique. Ils oublient ou rejettent délibérément, et la faculté spéculative qui permet de comprendre, d'être heureux par la compréhension, et l'appétit naturel de vérité que possède toute intelligence humaine; la pensée est, pour eux, une salade de concepts irréels.

d) Nombreux sont ceux qui appliquent le propre des théories économiques, soit le changement, à toute pensée; ils affirment, alors, qu'aucune vérité n'existe et que tout est relatif aux conditions sociales, économiques, historiques, technologiques... Ils relativisent les valeurs intemporelles: la connaissance, l'amour, la liberté, et ils font de la persuasion le seul but du langage. Et, dans ce contexte, toute recherche est politisée, toute pensée est une propagande, parce qu'elle veut obtenir un résultat; or, c'est précisément la définition que donne Marx de la praxis théorique. Dès lors, penser, c'est s'engager... N'assiste-t-on pas aujourd'hui à une recrudescence des politiques et économies de la promesse et de la rhétorique?

e) Certains dirigeants, ne considérant *que* le résultat tangible du travail, ne se préoccupent pas des travailleurs; le travailleur manuel n'est alors qu'un robot ou un contrôleur de robot; et le travail est seulement un élément comptable du calcul du prix de revient, dont on s'efforce de diminuer le coût au maximum. Il semble, à première vue, que la pensée de Marx n'a rien à voir avec cela; ne voulait-il pas, en effet, humaniser l'industrialisation en mettant le travail à la place du capital, à la base de l'économie? Si, mais il dit du travail qu'il est bon en lui-même, en tant qu'il fait progresser la dialectique historique. D'où le danger de ne plus voir l'homme derrière le travailleur et de justifier des conditions inhumaines de travail par la nécessité historique de telle manière de produire. L'humanisation du travail est ainsi renvoyée à un futur indéterminé.

f) Certains économistes distingués veulent s'ériger en «ingénieurs de l'histoire». Ils sont autoritaires et réclament les pouvoirs économique et politique. Ils déclarent avoir la connaissance des lois économiques qui déterminent notre devenir. Eux aussi oublient que la politique ne peut se subordonner à l'économie; ils perpétuent l'attitude de Marx, Engels, Lenine, Staline qui se déclaraient «théoriciens du prolétariat», de la «la masse» ouvrière!...

g) Marx est vivant en ceux qui gouvernent sur le plan économique, lorsque ces derniers mettent le bien de la «société» au premier plan... au point de négliger les hommes qui existent, de les empêcher d'être eux-mêmes, en les mettant au service d'une société future idéale. Il y a là un double oubli: 1) le bonheur n'est pas le bien-être matériel; 2) le bonheur est avant tout personnel; la société ne *rend* pas heureux. Le milieu ne détermine pas le bien-être matériel.

h) Marx a introduit l'idéologie du progrès, par laquelle on s'imagine que tout ce qui est nouveau est mieux. Cela fait naître, chez les chefs d'entreprise, un désir de tout changer, car ils pensent que cela suffit pour amener le règne de la liberté et de la justice. Ils

s'inspirent de Marx, qui préconise la destruction radicale du capitalisme, pour permettre l'avènement de la société parfaite, c'est-à-dire communiste. Et ils estiment que la réussite économique fera du monde un paradis sur terre.

i) Marx fait croire à tous les hommes que la philosophie est une aliénation sécrétée par une infrastructure déficiente; et lorsque les hommes d'action ne cherchent plus la finalité derrière l'homme, ils font, de l'avoir, du confort ou de la consommation, les seules fins de l'homme.

j) Tous les hommes d'action parlent avec enthousiasme de la transformation de l'univers; ils risquent d'oublier, comme l'avait fait très consciemment Marx, que l'homme qui transforme doit coopérer avec la matière naturelle qu'il travaille; or, souvent on risque d'exploiter l'univers, en ne voyant pas que l'on scie la branche sur laquelle on est assis; ce qui est d'autant plus dangereux que la matière ne rugit pas quand on la tyrannise.

Il conviendrait de mentionner aussi les efforts positifs que la doctrine marxiste a suscités, mais il nous a semblé plus judicieux d'en montrer les faiblesses, qui sont moins évidentes que les richesses!

Toutes ces influences, dont les effets souvent s'additionnent, fragmentent et divisent de plus en plus les hommes. Ces idéologies dispersent l'être de l'homme qui sent avec acuité, aujourd'hui, qu'il a été mystifié, par des prophétismes qui se sont révélés incapables de résoudre les problèmes sociaux et les angoisses des individus.

Derrière les tâches factices de sa vie matérielle et les attraits superficiels de la civilisation, l'homme a trouvé le néant; désireux de se reconstituer une totalité, il est plus que jamais disposé à rechercher ce qu'il est et pourquoi il agit.

Une authentique recherche de sagesse peut renaître.

4. La pensée philosophique et l'action

Une chose est la pensée, autre chose est l'action; de telle sorte que l'on peut dire qu'il y a deux facettes distinctes dans l'intelligence humaine.

L'intelligence, dite spéculative, est celle qui essaie, en utilisant diverses méthodes, de comprendre les réalités, de saisir les lois mécaniques dans l'univers, et de raisonner abstraitement:

a) La métaphysique commande tous les développements ultérieurs de la philosophie, parce qu'elle regarde les réalités dans la pureté de leur existence; elle part toujours du réel expérimenté; elle a sa *méthode* propre, l'induction. Elle a sa *manière propre d'interroger:* elle se demande: quelle est la nature de cet être qu'est l'homme? Quel est le principe qui est source d'intelligence en l'homme? Quelle est la finalité des facultés humaines et de l'homme en général? De plus, elle a sa propre *objectivité:* analysant ce qui est qualitatif dans l'homme, elle ne peut quantifier et mesurer son objet; une intelligence veut comprendre; elle pénètre une réalité qui existe, matérielle ou spirituelle et c'est tout; l'induction doit faire le reste. Cela nous fait comprendre pourquoi la philosophie ne sera jamais aussi rigoureuse et aussi claire qu'une science de la nature, ce qui n'est d'ailleurs pas son but.

b) L'intelligence spéculative peut regarder les réalités sous leur aspect quantitatif; on aura alors les sciences de la nature et les sciences de l'homme.

Les sciences de la nature regardent l'univers en tant qu'il comporte des mécanismes. En quantifiant tous les faits et en les formalisant grâce aux mathématiques, il est possible de saisir l'ordre causal mécanique qui les lie. On se demande alors: quelle matière compose tel être? Quelle cause produit tel effet? Et l'on découvre, par un autre type d'induction, des relations qui, formalisées, donnent des lois. Mais ces lois, on ne les découvre que parce que l'on a en somme anticipé leur existence, en posant, au début de la démarche, une hypothèse, un modèle de compréhension; celui même que les faits ont confirmé et que la loi exprime.

Les sciences expérimentales qui étudient l'homme, en posant les questions comme les posent les sciences de la nature, ne peuvent avoir le même degré de scientificité; tout d'abord parce que tout n'est pas quantifiable en l'homme; en effet, il n'est pas une mécanique; ensuite, parce que les qualités sont ramenées à la quantité et analysées, en partant d'hypothèses, à l'aide des statistiques; la formalisation est donc imparfaite; ainsi les lois que ces sciences découvrent ne sont scientifiques que dans la mesure où elles sont claires, cohérentes, et vérifiables dans beaucoup de cas.

c) L'intelligence spéculative peut même raisonner sans considérer la réalité; c'est le cas en mathématiques; on cherche alors de nouveaux rapports, de nouvelles manières de résoudre des équations. Toujours, on part d'axiomes qui permettent de mesurer la cohérence des développements.

d) Cela montre que l'on peut valider des types de savoir différenciés quant aux buts, à la méthode et à l'objectivité! L'intelligence pratique concerne l'action aussi bien morale, artistique que politique. L'action morale veut atteindre le bien; l'action artistique veut réaliser une œuvre; l'action politique veut le bien de tous.

Mais comment l'intelligence pratique va-t-elle déterminer ce qui est le bien et le bien de tous? Pour cela, il faut connaître la finalité de l'homme; ce qui permettra de rechercher des moyens pour atteindre cette finalité.

Or, pour saisir la finalité, il faut analyser les facultés de l'homme et la source de ces facultés. Car seul celui qui a compris l'essentiel de la nature humaine peut indiquer ce qui va permettre à ces facultés de s'épanouir; les expériences lui ont dévoilé la finalité de l'homme. On est donc renvoyé à l'intelligence spéculative qui, seule, peut découvrir les fins. Si l'on ne revient pas à la métaphysique, on adaptera toujours les fins à la situation et on oubliera la finalité de l'homme, qui seule peut répondre à l'absurde et à la mort. Or, l'homme, spontanément, sent que ses facultés ont une finalité; et celui qui analyse philosophiquement l'homme, découvre progressivement cette finalité.

e) La pensée philosophique spéculative, c'est-à-dire la métaphysique de l'homme, ne peut donc influencer l'action que par rapport à la finalité qu'elle découvre pour l'homme. Or, la philosophie contemporaine a refusé toute finalité; elle ne peut donc plus influencer; dès lors, le choix des actions ne sera plus dépendant des facultés naturelles de l'homme, mais de l'efficacité économique, politique; l'homme est oublié. On ne voit plus pourquoi il est fait; il fait et il réfléchit après...

f) Une métaphysique est urgente, car il faut redonner à l'intelligence sa véritable vie. Cette pensée doit être commandée par la réalité, non par les idées, comme c'est le cas depuis Descartes. Il ne s'agit pas de revenir au passé, de s'isoler du monde moderne, ou de s'installer dans les idées. Il faut redécouvrir les finalités de l'homme, qui sont objectives, et qui n'ont rien à voir, contrairement à ce que beaucoup croient aujourd'hui, avec les croyances, les convictions, les sentiments, l'éthique, attitudes fragiles, car subjectives. Non! la métaphysique est affaire de raison.

5. Le Travail

a) Pour mieux saisir ce que la pensée permet de découvrir, nous n'allons pas faire de la métaphysique, mais voir ce que nous pouvons dire du travail humain dans la lumière de la métaphysique. Cette courte analyse nous montrera que la philosophie n'est pas un jeu de dilettantes ou un art de fuir la vie, et qu'elle peut révéler le vrai visage d'une expérience humaine qui a tant été défigurée par les idéologies. Tout d'abord, le travail est l'expérience à laquelle l'homme consacre le plus de temps dans la vie. En plus, elle est l'expérience qui est la plus consciente de notre vie: c'est le travail qui nous fait comprendre notre dépendance à l'égard de l'univers, qui est transformé par lui. Et il peut nous faire appréhender la finalité de l'action pour l'homme. Quelle est la finalité du travail humain? Qu'est-ce que le travail?

Tout travail concrétise un effort de l'homme pour transformer la matière; or, cela relève de ce que nous avons appelé le «faire». Par le faire, qui comporte plusieurs phases successives, l'homme va produire une œuvre. Tout commence par l'inspiration, qui est la source d'un projet qui s'impose comme une nécessité dans l'esprit de celui qui va travailler; une fois le projet défini, le travailleur choisit les outils les plus efficaces, les matériaux les plus appropriés, la méthode la plus rationnelle. Ensuite, la réalisation permet de réaliser le projet; alors la matière est progressivement transformée jusqu'à ce que l'œuvre soit réalisée. Voilà *comment* l'homme produit une œuvre. Cela ne nous dit rien de l'homme qui est la source de l'œuvre. C'est l'homme qui, par sa volonté, par son choix et par son audace, *anime* toute la démarche du faire. Cette nouvelle dimension, c'est celle de *l'agir*. En effet, tout travail est volontaire. Donc, il comporte une dimension éthique. Tout choix de travail manifeste une intention humaine. Tout travail implique que l'on veut atteindre une fin que l'on considère comme un bien pour l'homme et pour celui qui travaille. L'efficacité dans le processus provient de l'amour présent dans l'intelligence pratique qui travaille; le travailleur choisit le domaine de transformation pour lequel il a des dispositions naturelles pour pouvoir produire une œuvre bonne. Bonne parce qu'elle va servir l'homme tout en épanouissant ses facultés créatrices et en lui permettant d'être davantage lui-même. L'enthousiasme de celui qui travaille vraiment, nous montre que son action est un désir de bonheur. Et c'est cet enthousiasme qui donne la dimension qualitative du travail. Le travailleur est joyeux dans son travail; il l'aime et va essayer de bien faire; cet amour est aussi la source d'énergie au dur moment de la réalisation. Une fois celle-ci menée à son terme, le travailleur contemple sa réalisation individuelle ou collective et tout se termine si le

projet est bien réalisé, dans la joie. Alors, on peut dire que le travail épanouit et ennoblit l'homme. Il devient même, avec l'habitude, une sorte de jeu.

Celui qui ne participe pas du tout au projet, et qui ne voit pas le résultat de son travail, comme c'est le cas dans de nombreuses activités, n'a pas l'impression d'être utile. Mieux, il saisit qu'il n'est qu'une force de travail, une sorte de robot... et il se fatigue très vite; de ce fait, l'efficacité baisse. L'homme n'est pas ennobli et a l'impression d'être au service d'une machine à produire. Son efficience n'a plus de finalité. Et l'homme en arrive à haïr son travail; il ne cherche plus à bien faire; il travaille comme un somnambule et n'a l'impression de vivre qu'en dehors de cette activité; ce qui le montre bien, c'est qu'il est toujours prêt à arrêter son travail (grèves, vacances prolongées, absences...); de plus, il devient une proie facile pour les idéologies de la lutte. Ce qu'il faut, dans un tel cas, c'est recréer un équilibre entre efficacité et finalité de l'homme. L'efficacité est le moyen dans tout travail; seul l'épanouissement est la fin humaine.

b) L'activité économique doit être située dans la totalité de l'agir humain; grâce à la science et à la technique, l'homme a étendu sa maîtrise sur presque toute la nature. Or, plus le pouvoir de l'homme s'accroît, plus s'élargit le champ de ses responsabilités personnelles et communautaires; car, par l'action, il ne tranforme pas seulement les choses et la société, mais il se parfait lui-même. La politique, l'économie sont ainsi des affaires de l'homme en tant qu'homme. Il faut donc promouvoir un régime économique qui permet à l'homme de se libérer; d'autant plus qu'aujourd'hui, grâce à la technique, la civilisation industrielle possède des armes très puissantes pour rendre la terre plus humaine.

Il faut encourager le progrès technique, l'esprit d'innovation, l'extension des entreprises, l'adaptation des méthodes efficaces, pour accroître le mieux-être de tous, sans se limiter à des objectifs de confort, ou de puissance. Dans cette perspective, les entreprises ne doivent pas profiter à quelques-uns seulement, et au capital, en assujettissant ceux qui produisent; cela met bien en relief la responsabilité éthique énorme des chefs d'entreprise et des hommes politiques.

c) On peut avoir foi en la croissance économique, si elle devient la possibilité de vaincre la misère et de libérer les hommes.

Le chef d'entreprise ne peut opter pour un libéralisme à l'extrême qui fait de l'homme un outil, en ne voyant que le profit et l'efficacité; il doit considérer la fin de tout travail: l'épanouissement des facultés de transformation que possèdent les hommes. Ainsi la technique et soumise à une orientation éthique.

Le chef d'entreprise doit faire naître l'esprit de service; pour l'entreprise elle-même d'abord, en traitant les travailleurs comme des personnes avec lesquelles il collabore; pour les clients qu'il veut satisfaire; pour la communauté humaine qu'il veut aider en produisant des objets et des services dont elle a réellement besoin. Alors seulement, chacun aura la conscience d'appartenir à une communauté d'êtres humains. Alors seulement la «socialisation» de notre société favorisera une «personnalisation»; alors seulement le travailleur s'y retrouvera! Or, toutes ces idées ne peuvent se con-

crétiser que si l'on considère l'homme tout entier, avec ses besoins spirituels — de connaissance, d'amour, de dévouement — et matériels — nourriture, confort. Le système économique ne doit pas lui demander de renoncer à ses valeurs, ni l'orienter vers des non-valeurs qui absolutisent le matériel (gadget, confort). Car, que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme?

Tout cela, c'est l'antithèse du matérialisme et de l'égoïsme qui règne trop souvent dans notre société. Le chef d'entreprise qui veut réellement éviter ces écueils, doit découvrir qu'un travailleur est un collaborateur et qu'il a une responsabilité dans l'organisme de production. Et il doit lui permettre d'exercer effectivement cette responsabilité, sans cependant que cela nuise à l'efficacité de la direction.

Pour réaliser un tel programme, il faut encourager les hommes d'action en question à faire preuve d'initiatives créatrices, de courage, d'audace, en expérimentant sans cesse de nouvelles méthodes qui peuvent humaniser leurs entreprises; mais pour ce faire, il faudrait d'abord qu'ils agissent dans un esprit de service.

Voilà l'influence que doit avoir une pensée philosophique soucieuse de l'homme et de la sagesse qu'il recherche sans cesse, qu'on l'admette ou non!

6. Conclusions

Le monde moderne est capable du meilleur et du pire. Il doit choisir entre la liberté et la servitude, entre le progrès et la régression, entre l'amour et la haine. Et s'il ne veut pas être déchiré par des contradictions violentes, il doit repenser l'homme dans sa totalité.

S'il le fait, il s'efforcera de faire disparaître des conditions de vie et de travail abrutissantes, ainsi que tous les étaux totalitaires. Il découvrira son besoin de dignité et sa soif d'une vie pleine, c'est-à-dire où il y a de la place pour le travail, pour l'amour, pour la connaissance.

Et puisqu'il s'agit de savoir quel genre d'homme on veut former, il faut d'abord connaître les aspirations véritables de l'homme, en le pensant; puis, il ne faut pas seulement dire les conclusions auxquelles la pensée arrive, mais il faut construire concrètement cet homme, devenu conscient de sa nature et de sa fin.